

XIII.

STAS, COMMISSAIRE DES MONNAIES. — TRAVAUX SUR LA PURIFICATION DE L'OR; SUR LE DOSAGE VOLUMÉTRIQUE DE L'ARGENT; SUR LA STATIQUE CHIMIQUE DU CHLORURE ET DU BROMURE D'ARGENT.

Des raisons de santé avaient obligé Stas à renoncer, dès 1865, à l'enseignement, à l'École militaire. La part qu'il avait prise, en 1850 et 1851, dans une commission d'État, à la discussion des questions monétaires, lui valut d'être chargé des fonctions de *commissaire des monnaies*.

Il avait espéré pouvoir se reposer, dans cette nouvelle position, des fatigues de sa carrière scientifique, tout en y rencontrant cependant l'aliment indispensable à son activité. Il s'était trompé. Une énorme besogne l'attendait, car il était incapable de composer avec sa conscience dans l'accomplissement de tout ce qu'il regardait comme son devoir.

On sait que la fabrication de la monnaie n'est pas domaniale en Belgique : l'État abandonne la frappe à un industriel, sous des conditions fixées par la loi. Chaque citoyen peut présenter au monnayage des lingots de métaux, or ou argent, moyennant une redevance déterminée par kilogramme de matière.

Le commissaire des monnaies a la haute surveillance de la fabrication. Il veille à ce que les pièces aient le poids légal et le titre légal; sa surveillance s'étend jusque

sur l'atelier d'affinage établi à l'hôtel des Monnaies. C'est lui qui reçoit les produits de la fabrication et les *légalise* ; aucune pièce ne peut être lancée dans la circulation sans son autorisation. En un mot, il est le délégué du Roi auprès du directeur de la fabrication. Dans cette organisation, la *sincérité* de la monnaie fabriquée dépend entièrement de la rigueur avec laquelle le commissaire des monnaies remplit ses fonctions, ou pour dire la chose en un mot, de son *honnêteté* (1). Les intérêts du pays ne pouvaient se trouver en meilleures mains que dans celles de Stas ; mais il fallait, nécessairement, que le chef du département des finances, le ministre, prêtât son bienveillant concours aux efforts de son commissaire et ne permit jamais à des intérêts particuliers, quels qu'ils fussent, de le contrarier dans l'accomplissement de son devoir. Une simple faiblesse pouvait être préjudiciable au trésor. Je citerai, à titre d'exemple seulement, les dangers auxquels le trésor public peut être exposé, dans un pays où le double étalon est en vigueur, par les spéculations auxquelles donne lieu la valeur relative des métaux précieux. La loi qui fixe, pour le monnayage, à quinze et demi le rapport de l'or à l'argent, est naturellement sans action sur la valeur réelle des métaux ; comme pour

(1) A une certaine époque, le Ministre des finances désirait modifier cette organisation et introduire un contrôle nouveau dans son administration. Il en conféra un jour avec Stas, lui demandant s'il n'accepterait pas volontiers de partager sa responsabilité avec un collègue, car « *vous pourriez vous tromper* » lui dit-il. — « Soyez tranquille, M. le Ministre, répondit Stas, quand je me serai trompé, je l'aurai fait exprès ! »

toute autre marchandise, celle-ci est subordonnée aux fluctuations de l'*offre et de la demande*. Si la valeur de l'argent vient à baisser par suite de circonstances quelconques, les paiements à l'étranger ne seront acceptés qu'en or, si bien que l'argent refoulera l'or et que le pays conservera toujours, en proportion plus grande, le métal de moindre valeur.

Ce fait se constate d'une manière frappante dans les pays obligés de décréter le *cours forcé*. Le papier devient alors l'objet de moindre valeur : le métal est exporté et il ne reste, finalement, que le papier. Il est clair que la *différence* à résulter d'opérations de cet ordre sera inévitablement exploitée. Dans les pays de double étalon, les fluctuations dans la valeur des métaux précieux tournent à l'avantage des marchands de métaux ; c'est là sans doute la raison de l'opposition qu'ils font à l'étalon unique.

Dans les premières années de son entrée en fonctions à la Monnaie, Stas n'eut qu'à se louer de l'aide qu'il trouva chez les ministres qui se succédèrent au pouvoir. Il put obtenir l'application des règlements en vigueur et réprimer les abus qui s'étaient implantés petit à petit dans l'administration des monnaies. Plus tard, il n'en fut plus de même. L'autorité du commissaire des monnaies eut à souffrir plus d'une atteinte. On voulait que ce fonctionnaire ne fût qu'un simple *employé* du ministre. Le mandat de commissaire des monnaies étant devenu une *fiction*, Stas jugea incompatible avec son inaltérable honnêteté de continuer à en toucher les émoluments, et, le 29 novembre 1872, il adressa à M. Malou un rapport qu'il terminait par une déclaration d'option pour la jouissance de sa

pension de retraite en vertu des fonctions qu'il avait remplies à l'École militaire.

Il fut vivement affecté de la manière dont on avait méconnu ses services. L'état de sa santé, déjà si ébranlée, s'en ressentit beaucoup. Dans une lettre qu'il écrivit à un ami, il fit part de ses sentiments en ces termes : « Il y aura, au mois de février prochain, quarante années que j'ai exécuté mon premier travail scientifique. Depuis cette époque, je n'ai pas cessé de consacrer à la culture des sciences tous les loisirs que m'ont laissés mes fonctions. Pendant le même temps, j'ai rendu au pays tous les services que le Gouvernement a cru devoir demander à mon dévouement. Je croyais avoir acquis ainsi quelques droits aux égards et au respect, même de ceux qui exercent le pouvoir. Je me suis trompé, je m'incline et je me résigne... »

Quittons donc ces régions et retournons au domaine plus aimable de la science.

Le *chimiste* ne s'était pas laissé absorber par l'*administrateur*. Le laboratoire des essais de la Monnaie recevait tous les jours sa visite; c'était pour Stas une distraction aimée de suivre les opérations des essayeurs, et bientôt son esprit sagace et inventif reconnut que les méthodes en usage, déjà si irréprochables, pouvaient encore être perfectionnées.

Il inventa et fit pratiquer une méthode certaine pour la *préparation de l'or pur*, qui résolut les difficultés que l'on rencontrait dans l'élimination du platine, de l'iridium et du palladium. Ce travail est resté inédit.

Il soumit, ensuite, à des investigations minutieuses, la méthode d'essai par la *voie humide*, inventée par Gay-

Lussac, pour la détermination du titre des matières d'argent. Il reconnut que cette méthode comportait une cause d'erreur dépendant de la solubilité du chlorure d'argent au sein du liquide dans lequel il a pris naissance. En effet, cette solution précipite *également* par une solution d'un sel d'argent et par une solution d'acide chlorhydrique. La limite dans laquelle cette précipitation s'effectue varie de 4 à 6 millièmes. L'acide bromhydrique, ni les bromures, ne présentent, toutefois, cette anomalie. Stas démontra que l'on peut pratiquement substituer ces réactifs à l'acide chlorhydrique et au chlorure de sodium dans la méthode de Gay-Lussac. On fait disparaître, de cette façon, d'une manière absolue, les anomalies que l'on constate par l'emploi des chlorures. Les résultats sont si nets, ils s'obtiennent avec une facilité si grande, leur exactitude est telle, qu'« on ne saurait trouver d'autre expression pour la définir que de la comparer à la précision *astronomique* ». En effet, toutes les réactions se passent *absolument* dans les rapports des poids atomiques de l'argent et du brome.

Stas a exécuté, sur le chlorure et le bromure d'argent, un travail approfondi; il fait connaître les variétés de ces produits, les conditions de leur formation et surtout l'influence du milieu sur la conservation des variétés instables. C'est un travail de statique chimique exécuté dans un ordre d'idées presque neuf à cette époque. Il eut même une conséquence inattendue pour l'application de la science à la *photographie*. La préparation des plaques rapides dites *au gélatino-bromure* est une réalisation des états spéciaux des sels d'argent étudiés et décrits par Stas.

Après s'être retiré de l'administration des monnaies, Stas accepta de devenir le conseil technique de la Banque nationale. Il rendit des services signalés à cet établissement, surtout en l'éclairant sur les voies à suivre pour rendre la falsification des billets aussi difficile que possible. Ces services n'étant pas d'ordre public, il ne nous est pas permis de nous y arrêter.

XIV.

DISTINCTIONS SCIENTIFIQUES. — MANIFESTATION A LOUVAIN
EN 1886. — JUBILÉ ACADÉMIQUE DE 1891.

Stas n'a jamais recherché les *honneurs*; foncièrement modeste, il était opposé à toute mise en scène : il lui suffisait que sa conscience lui dit qu'il avait bien agi. On doit même ajouter qu'il était timide à l'égard des distinctions : ayant appris, en 1852, que le ministre avait soumis à la signature du Roi un arrêté pour le décorer, il lui écrivit pour le supplier de ne pas donner suite à cette résolution.

Il ne put cependant pas arrêter la marche des événements : les institutions scientifiques et même les gouvernements finirent par reconnaître ses mérites ainsi que les services qu'il rendait toujours avec le plus grand dévouement.

En 1841, il fut nommé membre titulaire de l'Académie royale de Belgique. Quatre fois il fut directeur de la Classe des sciences (en 1853, 1871, 1880 et 1890); il la présida en 1890.

Il fut membre titulaire, puis membre honoraire de l'Académie de médecine de Belgique;

Membre étranger de la *Royal Society* de Londres;

Membre correspondant de l'Institut de France (*Académie des sciences*);

Associé de l'Académie royale de Bavière;

Associé de l'Académie royale de médecine de Stockholm;

Membre étranger de la Société hollandaise des sciences, à Harlem;

Membre correspondant de la Société royale des sciences de Göttingue;

Membre de la Société royale des sciences de Turin;

Membre de l'*Associazione delle Conferenze chimiche di Napoli*;

Membre d'honneur de la Société chimique allemande;

Membre d'honneur de la Société chimique de Londres, etc., etc.

Ses travaux sur les poids atomiques lui ont valu, en 1868, le diplôme de docteur, *honoris causa*, en philosophie, de l'Université de Bonn, et, en 1874, le diplôme de docteur, *honoris causa*, en sciences mathématiques et philosophie naturelle, de l'Université de Leyde.

Un jury national lui a décerné le prix quinquennal des sciences physiques et mathématiques pour ses recherches sur les poids atomiques.

Enfin, en 1885, il reçut la distinction la plus élevée qui puisse être accordée à un homme de science, car elle n'est conférée qu'à la suite d'un vote *unanime* du comité de la *Royal Society* de Londres. La médaille de *Davy* fut décernée à J.-S. Stas. Cette médaille n'avait été remise à aucun Belge avant lui, et elle n'a été octroyée qu'à six chimistes.

Cette distinction doit être regardée comme le témoignage le plus éclatant de l'admiration universelle, provoquée par ses remarquables travaux.

Stas avait reçu un grand nombre de décorations; parmi celles-ci je me bornerai à mentionner le grade de grand officier de l'ordre de Léopold; d'officier de la Légion d'honneur; de chevalier de l'ordre du Lion de Zähringen de Bade; de commandeur de l'ordre de la Couronne d'Italie; de l'ordre du Christ du Portugal, etc.

En 1886, sa ville natale tint à manifester publiquement combien elle était fière d'avoir été le berceau d'un homme dont la haute renommée jetait un si grand éclat sur le pays. Le dimanche 30 mai 1886, à midi, le conseil communal de Louvain tint une séance solennelle dans la salle historique de l'hôtel de ville, à l'effet de remettre à son grand citoyen la médaille d'or, aux armes de la ville, qu'il lui avait votée, le 11 décembre 1883, pour donner au héros « un témoignage de la satisfaction et de l'admiration du conseil communal, tant pour les éminents services rendus à la science et le lustre qu'il a ainsi jeté sur sa ville natale, qu'à l'occasion du brillant succès qu'il vient d'obtenir à la *Royal Society* de Londres, laquelle lui a conféré la *Davy Medal* pour ses savants travaux sur les poids atomiques ».

Un public d'élite, dans lequel figurait le Ministre de l'intérieur, représentant le Gouvernement, et de nombreux amis de Stas, rehaussait l'éclat de la séance. Le premier magistrat de la ville, M. Vanderkelen, retraça, dans un discours mémorable, la belle et féconde carrière de Stas; puis il lui remit, au milieu de l'enthousiasme général, la médaille d'or qui lui était destinée.

Le collège échevinal prit ensuite la décision suivante :

« Les Bourgmestre et Échevins,

.....

» Voulant s'associer aux sentiments du Conseil et donner à leur concitoyen *M. Jean Stas*, membre de l'Académie des sciences, des beaux-arts et des belles-lettres de Belgique, ancien professeur de chimie à l'École militaire, un témoignage public et durable de sympathique admiration, à l'occasion du brillant succès qu'il a obtenu à la *Royal Society* de Londres, où il a reçu la médaille Davy pour ses travaux sur les poids atomiques :

» Considérant qu'il y a lieu de rappeler aux générations futures le nom du grand chimiste dont les travaux remarquables ont honoré la ville et le pays qui l'ont vu naître,

» ARRÊTENT :

» La rue de Belle-Vue portera dorénavant la dénomination de

» RUE JEAN-STAS.

» *Jan-Stas straat* ».

.....

Stas avait à peine exprimé, au milieu de la plus profonde émotion, sa vive reconnaissance pour tous ces honneurs, que le Ministre de l'intérieur donna lecture d'un arrêté du Roi lui conférant le grade de grand offi-

cier de l'ordre de Léopold. Il remit à Stas les insignes de son nouveau grade et les lui attacha sur la poitrine, aux acclamations de l'assemblée.

Après la manifestation, quand Stas descendit les marches de l'hôtel de ville, au milieu de la foule empesée, un vieillard de quatre-vingt-dix ans, appuyé sur l'épaule de son fils de soixante ans, se présenta à lui et lui dit :

« Jan! Kent ge mij niet meer? Ik ben Ramaeckers, die u geholpen heeft uw laboratorium in 1832 bij uwen vader in te richten! (1) »

Et les deux vieillards tombèrent dans les bras l'un de l'autre.

Cinq années plus tard, en 1891, l'Académie royale des sciences fêta, en assemblée générale des trois Classes, le jubilé académique demi-séculaire du grand chimiste.

Au mois de décembre précédent, la Classe des sciences avait nommé un comité avec mission de faire le nécessaire pour qu'une médaille d'or, commémorative, pût être frappée à l'effigie de son vénérable *doyen*. Une liste de souscription circula parmi les membres des trois Classes; mais, bien qu'il eût été décidé, pour se conformer à un désir exprimé par Stas, comme condition de son acceptation, de ne pas la laisser sortir de la *famille académique*, on ne put empêcher l'affluence des adhésions étrangères. Nombre d'admirateurs et d'amis de Stas sollicitèrent comme une faveur d'être admis à collaborer à l'œuvre de l'Académie.

(1) Jean! ne me reconnaissez vous pas? Je suis Ramaeckers, qui vous a aidé à construire votre laboratoire en 1832, chez votre père!

Le succès de la souscription fut tel, que non seulement tous les frais furent couverts, mais il resta un *boni* considérable. La Classe des sciences le destina à la création d'un prix à décerner à un travail sur la chimie sous le nom de *prix Stas*.

Le 5 mai, à une heure et demie, la grande salle du Palais des Académies était comble. La ville de Louvain avait tenu à être représentée à cette manifestation en l'honneur d'un Louvaniste illustre, et à remettre à son concitoyen l'adresse qui lui avait été votée par le conseil communal, mais le Gouvernement ne s'associa pas à cette fête académique.

M. Tiberghien, président de l'Académie, ouvrit la séance par un discours dans lequel il établit que l'illustration que lui ont valu ses travaux n'est pas le seul titre de Stas aux honneurs qui lui sont prodigués, mais que son caractère, fait d'humilité et de désintéressement, doit être glorifié par l'Académie.

M. Plateau, directeur de la Classe des sciences, fit part des sentiments de l'assemblée, et M. Spring, membre de la Classe des sciences, retraça sa vie et ses travaux.

Le président de l'Académie remit ensuite à Stas la médaille frappée en son honneur, ainsi qu'un album contenant plus de cinquante adresses émanant de corps savants du pays et de l'étranger.

Un *liber memorialis* fut imprimé pour garder le souvenir de cette belle journée.

XV.

CARACTÈRE DE STAS. — GRANDEUR D'ÂME. — FERMETÉ. —
MODESTIE. — AFFECTION. — SA PHILOSOPHIE ET SA
TOLÉRANCE. — VIE DOMESTIQUE. — ÉTAT DE SA SANTÉ.
— SA MORT, SON ENTERREMENT.

Je satisferai, sans doute, une curiosité bien naturelle si, après avoir rappelé succinctement, dans les chapitres précédents, les titres de Stas à la renommée universelle et à la reconnaissance de ses concitoyens, j'essaie de reproduire quelques traits caractéristiques de sa vie; on s'assurera que l'homme a été digne du savant.

Stas était doué d'un sens moral aussi fin et aussi sûr que son intelligence était élevée. Dans les conditions les plus difficiles où il s'est trouvé engagé, il a toujours reconnu, sans hésitation, la voie à suivre. Il faisait le bien tout naturellement, sans autre mobile que celui de garder la sérénité de la conscience. Son devoir, il l'accomplissait par amour; il se serait indigné si l'on s'était permis d'en douter ou de soumettre ses actes à un contrôle. C'était *l'homme moral* dans toute la force du terme; celui qui veut, lui-même, ce que l'humanité veut, ce que la vie sociale exige et ce que les lois de la nature imposent. Aussi ne ressentait-il aucune contrainte intérieure; il n'avait aucune lutte à soutenir; la liberté de son âme était complète, et, sous cette influence bienfaisante, sa bonté naturelle, sa bienveillance, son indulgence pour tous

allaient se développant toujours. Mais jamais sa bonté n'alla jusqu'à la faiblesse. Il y avait dans cette nature, si aimable et si douce, une fermeté qui étonnait tout le monde. A l'âge de 25 ans, il s'est parfaitement caractérisé tel qu'il a été pendant tout le cours de sa vie, dans une lettre qu'il écrivait à un ami : « Mon cœur est toujours le même; aimable avec l'ami, complaisant avec tous, inexorable pour les hypocrites ».

On a cité comme preuve de sa fermeté et de son courage l'allocution qu'il fit au Roi le 1^{er} janvier 1891. Ce fait a frappé, à cause du lieu et de l'occasion où il se produisit; mais la vie de Stas est parsemée de faits pareils. Étant encore commissaire des monnaies, il avait refusé d'émettre un avis favorable à l'exécution des plans que M. Malou avait fait dresser pour l'érection d'un nouvel hôtel des monnaies; il regardait le projet du Ministre des finances comme hors de proportion avec les besoins du pays (1).

Un jour, M. Malou, qui voulait en finir, dépêcha les plans à Stas en lui enjoignant de les signer sans délai. Stas prit sa plume et écrivit en marge de chaque feuille :

« Je désapprouve ces plans.

» J.-S. Stas. »

On se rappelle aussi les discours qu'il prononça comme directeur de l'Académie, près de quarante ans avant son allocution au Roi, sur l'ancienne Université de Louvain,

(1) L'établissement de la Monnaie, à Saint-Gilles, était tracé pour comprendre seize presses, alors que la Monnaie de Berlin n'en compte pas davantage pour desservir tout l'empire d'Allemagne.

et qui lui valut tant et de si injustes agressions, comme il le dit lui-même dans sa dédicace à Quetelet. Le courage ne lui a manqué dans aucune circonstance de sa vie : il ne connut jamais les défaillances morales ni les capitulations de conscience. Homme de science, il a eu à souffrir de l'absence de l'esprit scientifique dans le pays; plus qu'un autre, il a senti l'isolement dans lequel se trouve le savant lorsqu'il voit le public nier, en quelque sorte, l'utilité des connaissances (1), et ne pas faire plus de cas des travaux d'un savant que de jeux entrepris pour délasser l'esprit (2).

Le découragement s'est emparé de plus d'un homme dans ces tristes circonstances; on pourrait en citer qui, après avoir produit des œuvres extraordinaires tandis qu'ils se trouvaient dans un milieu favorable, ont été comme frappés d'impuissance depuis le jour où ils ont pénétré dans notre atmosphère déprimante. C'est qu'il en est de la vie scientifique comme d'un foyer dont la température s'élève quand sa masse grandit, mais qui s'éteint lorsque l'on en disperse les éléments ou qu'on les mêle à des matières inertes.

(1) On a imprimé ceci à Liège, en 1891 (*Bulletin de l'Association des ingénieurs*, t. XV, p. 78) : On veut utiliser une chute d'eau plus forte que de besoin, on étudie le moteur. « L'un propose une roue savamment combinée, rendant 89,90 % d'effet utile; c'est l'homme instruit, dépourvu de jugement (*sic*). Un autre construira une roue grossière, taillée à la hache dans des madriers et qui ne rendra peut-être que 20 %; c'est l'homme de bon sens... (*sic*).

(2) Dans les discours prononcés dans une fête nationale, les 20 et 22 juillet 1885, il n'a été fait aucune allusion ni à la science ni à l'enseignement.

Stas ne se laissa jamais abattre; il continua de travailler au milieu de tous les obstacles, comme pour prouver ce que la Belgique pourrait produire si elle était débarrassée des entraves qu'elle a mises elle-même à son développement intellectuel. Il a toujours prêté son concours empressé et dévoué pour tous les services qu'il a plu au Gouvernement de lui demander.

Sa modestie égalait son savoir et sa fermeté. Le 12 octobre 1860, il écrivait à son ami Bosmans : « Je » vous prie, mon cher ami, de ne parler à personne des » lettres de M. Liebig et de M. Bunsen que je vous ai » montrées. Les vieux camarades seuls peuvent savoir » cela. D'ailleurs, moins que personne, je me fais illusion » sur la valeur de mon travail. Il renferme des faits qui » resteront acquis à la science: mais MM. Liebig et » Bunsen, guidés certainement par des sentiments d'affec- » tion qu'ils ont pour moi depuis de longues années » déjà, ont énormément exagéré mon mérite. Entre » M. Dumas, qui parle de *difficultés légères* qui m'ont » occupé, et l'éloge outré de mes amis allemands, il y a » un juste milieu que nous devons garder. Rappelons- » nous, d'ailleurs, que le bonheur réside dans l'*aurea* » *mediocritas*, et que, pour ne pas tomber très bas, il est » sage de ne pas suivre ceux qui veulent vous élever trop » haut. Je reste donc toujours votre vieux camarade,

» JEAN. »

En 1857 il refusa de se laisser porter à la Chambre par ses concitoyens de Louvain.

Stas était une nature extrêmement affectueuse, bienveillante et obligeante. Ce qu'il a rendu de services pen-

dant sa longue vie, ce qu'il a obligé de personnes ne saurait se compter. Les pages affectueuses de ses lettres, les services rendus rempliraient des volumes. On s'adressait à lui pour tout. Il est arrivé que des parents d'un ministre faisaient passer leurs demandes par le canal de Stas, persuadés qu'ils étaient que leur requête ne pouvait être en meilleures mains.

Son obligeance était mise à contribution aussi bien par des étrangers. Elles sont nombreuses les lettres qui nous renseignent à ce sujet; j'en trouve une par laquelle la veuve du général Colson, chef d'état-major du maréchal Mac-Mahon, tué le 6 août sur le champ de bataille de Wörth, prie Stas de s'informer si la lettre par laquelle elle avait écrit au comte de Bismarck, pour demander que le corps du général, enlevé du champ de bataille par les soldats prussiens, lui fût rendu, était parvenue à destination. Elle avait sollicité une réponse de M. de Bismarck, *sous le couvert de Stas!*

Son affection pour ses frères et ses sœurs était aussi profonde que touchante. En recevant un jour, par télégramme, la nouvelle de la réussite d'une opération aux yeux, à laquelle une de ses sœurs avait dû se soumettre, il fut tellement ému qu'il en pleura de bonheur et qu'il perdit, ensuite, complètement connaissance.

Lui, dont l'esprit de famille était si fort, il ne s'est cependant pas marié. Il n'appartient à personne de pénétrer les raisons qui l'ont déterminé dans sa conduite, mais on peut le dire, en ne se mariant pas, Stas a réalisé un idéal plus grand : au lieu d'appartenir à sa famille, il a appartenu à tout son pays. Nous serions des ingrats si nous méconnaissions le fait.

Stas n'appartenait à aucune religion positive, ni à aucun des systèmes philosophiques qui ramènent les phénoménalités de l'Univers à un petit nombre de concepts. Il pensait que notre intelligence n'était pas en état de produire, aujourd'hui, un si grand travail de synthèse, d'autant plus que rien ne nous autorisait à admettre que, malgré la multitude des phénomènes connus à présent, nous nous trouvons en possession des éléments indispensables pour concevoir l'enchaînement des faits, ni à croire que notre intelligence soit actuellement capable ~~de~~ ^{de} pour comprendre cet enchaînement. Il n'était pas cependant de l'école du scepticisme qui affirme l'impossibilité, pour l'homme, d'arriver à la connaissance de la vérité. Mais il croyait que la vérité devait être conquise par le travail et qu'elle ne pouvait être devinée. Il était de ceux qui admettent que l'homme n'a pas apparu sur terre dans un état parfait, qu'il a perdu ensuite par sa faute.

Acceptant les enseignements de la géologie et de l'archéologie, il était persuadé que l'homme a d'abord été misérable, aussi bien sous le rapport intellectuel que sous le rapport matériel, qu'il a eu à lutter pour l'existence, contre les éléments et contre les animaux ; en un mot, que son état actuel est le produit d'efforts incessants, soutenus à travers des milliers de siècles.

De même, il était persuadé que l'homme n'avait pas reçu, tout d'une pièce, la connaissance des vérités physiques et morales. Celles-ci, à leur tour, ont été conquises, pied à pied, sur l'erreur. Chaque siècle, chaque génération a augmenté le patrimoine de l'humanité. A aucun moment l'homme n'a eu la connaissance de la vérité, mais

nous savons aujourd'hui plus, et mieux, que ceux qui nous ont précédés, et nos descendants auront des connaissances plus complètes que les nôtres. A chaque époque il a été donné de résoudre seulement un certain nombre de questions, tandis que d'autres devaient rester couvertes du voile de l'ignorance. Résignons-nous donc si nous ne pouvons tout savoir de notre vie. Est-il permis de supposer qu'un jour l'humanité connaîtra le mystère de son origine ? Il serait téméraire de l'affirmer ; mais nous devons travailler comme si ce jour était destiné à luire pour nous, car l'histoire nous prouve que c'est seulement au prix de nos efforts que nous avons accompli notre développement matériel et moral.

Stas était donc un partisan convaincu du progrès, mais du progrès par le travail et par la science ; il se refusait à suivre ceux qui prétendent que tout ce que nous devons savoir a été consigné dans *un livre*, ou confié à *l'autorité d'un homme*. Conséquent avec ses principes, il laissait chacun exprimer librement son opinion, lui disant tout au plus : « Vous avez la vérité de votre Église, mais non la vérité absolue ». Il ne montrait de la roideur que quand il voyait *un système* menacer la liberté des autres ; au contraire, il assistait avec plaisir aux efforts que chacun faisait pour prétendre sa part dans la vérité. « *Tradidit Deus mundum disputationibus eorum* », ajoutait-il en balançant la tête.

Stas était tolérant, et d'une tolérance aimable, qui devait captiver tout le monde. Est-il étonnant alors que lui, libéral, ne faisant partie d'aucun culte, comptât tant d'amis, même parmi ceux qui devaient condamner ses idées ? Il mettait, au surplus, une grâce charmante à ne

froisser les convictions de qui que ce fût. Il me sera permis de citer le trait suivant :

En 1867, il s'était retiré à Aywaille, un riant village de nos Ardennes, pour se reposer de ses fatigues. Je m'étais rendu auprès de lui pour l'accompagner dans ses promenades.

Le dimanche il vint, le matin, frapper à ma porte, me disant qu'il était l'heure de la messe...

Mes traits exprimèrent l'étonnement.

« Oh ! mon ami, dit-il, je ne veux pas causer de la peine à ces braves gens » ; et nous primes place sur un banc de l'église de Dieupart.

C'est lui qui, dans le temps, a engagé son illustre ami, le R. P. Secchi, à ne pas rompre avec l'ordre dans lequel il était entré. Plus récemment, il consola un autre père jésuite, savant extrêmement distingué, du chagrin qu'il avait éprouvé en recevant défense de lire les ouvrages de sciences sans en avoir obtenu la permission, et, d'une façon absolue, de citer, *comme sources*, les ouvrages *défendus*. Il lui conseilla de sortir de la maison commune, mais de rester un bon prêtre, soumis aux lois de l'Église, de vivre tranquille et ignoré, tout en se consacrant à l'étude des lois de la nature et à la recherche de la vérité.

C'est lui aussi qui amena une réconciliation entre un prélat catholique et l'ordre des jésuites. Il aimait à raconter cette aventure. Son éminent ami, L. Errera, l'a notée et l'a rendue dans sa belle étude sur Jean-Servais Stas, parue en février dernier, dans la *Revue de Belgique*. Je ne pourrais mieux faire qu'en lui empruntant son récit :

« Stas était lié avec l'évêque de Namur, Mgr Deheselle,

le prédécesseur de Mgr Dechamps, et allait le voir chaque fois qu'il passait par Namur. Un jour qu'il s'y arrêta pour quelques heures, en compagnie de l'une de ses sœurs, il la laisse à la gare et se rend à l'évêché faire sa visite habituelle. On cause de mille choses, puis, au bout de quelque temps, comme Stas fait mine de s'en aller, Monseigneur le retient :

« Je compte bien que vous restez pour dîner avec moi ?

— Impossible, Monseigneur. Je dois encore aller voir un autre de mes amis.

— Qu'à cela ne tienne. Faites dire à votre ami de venir également dîner à l'évêché.

— Il s'agit d'un jésuite, le P. Maes. »

Stas avait, en effet, promis de rendre visite au P. Maes, jésuite du collège de la Paix, qu'il connaissait pour avoir siégé avec lui au jury central, et qu'il estimait beaucoup.

Au mot jésuite, l'évêque devint grave. Il était catholique libéral — cette race éteinte existait encore à cette époque reculée — et il n'aimait pas les jésuites.

« Si c'est un jésuite, la chose est difficile. Jamais un jésuite n'a mis les pieds ici, depuis que je suis évêque.

— Bah ! répond Stas. Je suis plus tolérant que vous. Je n'ai pas de préjugés contre la Compagnie. »

Après un instant de réflexion, l'évêque accepte et donne ordre d'atteler pour aller quérir le P. Maes.

« Mais, reprend Stas, ce n'est pas tout. J'ai ma sœur qui m'attend à la gare et qui s'inquiétera si elle ne me voit pas revenir.

— Je l'invite également.

— Monseigneur, vous êtes trop aimable pour qu'on refuse. Mais il reste un petit obstacle...

— Lequel?

— Ma santé exige que je prenne tous les jours un bifteck à diner. Et comme c'est vendredi, je crains...

— Vous aurez votre bifteck, interrompt l'évêque; maintenant, mon cher ami, la voiture vous attend : hâtez-vous d'aller chercher nos invités. »

Lorsque la voiture épiscopale s'arrêta devant le collège de la Paix, ce fut un événement. Le carrosse de Monseigneur, qui avait toujours boudé jusqu'ici l'ordre de Saint-Ignace! Et l'étonnement redoubla quand on en vit descendre le petit bonhomme Stas. Il demande le P. Maes et lui explique ce qui l'amène. Le révérend père, en jésuite correct, consulte le supérieur; on examine, on discute et on finit par décider que le révérend père peut accepter le grand honneur qui lui est fait. Seulement, il reste à lui trouver une soutane convenable, car la sienne est décidément trop râpée. On fait le tour des armoires et l'on finit par mettre la main sur une soutane presque neuve, d'un collègue obligeant. Et en route pour la gare, où il faut chercher encore M^{lle} Stas!

Quelques instants après, le premier jésuite entrait à l'évêché, et cela grâce au plus affreux des mécréants. Et l'on eût pu voir Stas, assis auprès du jésuite, et mangeant un bifteck, un vendredi, à la table d'un évêque!...

Si Stas n'a jamais professé aucune croyance positive, ses actes ont toujours été ceux d'un chrétien; il en convint lui-même dans une lettre, très fière, qu'il écrivit un jour à un ministre pour lui reprocher d'avoir eu trop de complaisance pour l'autorité religieuse. « Je ne suis pas

comme vous, écrivait-il, un fils soumis de l'Église, car jamais je ne saurai consentir à abdiquer ma raison; mais je suis chrétien, et comme tel, tout en me séparant de vous, je vous souhaite mon cher *** et la tranquillité de la conscience et tout le bonheur possible. »

On retrouve, en somme, dans la vie de Stas, l'application du principe fondamental du stoïcisme qui fut si souvent, aux heures d'épreuve, le soutien de tant d'hommes illustres par leurs connaissances et par leur caractère, stoïcisme qui croit l'univers soumis à la loi et évoluant vers l'achèvement de tout bien, qui développe en l'homme l'austérité et la vertu, et place le bonheur dans le travail et dans l'accomplissement du devoir.

Élevé dans des conditions modestes, Stas a conservé, toute sa vie, la simplicité de ses goûts. Il habitait une petite maison de la rue de Joneker, à Saint-Gilles lez-Bruxelles. Sa salle à manger, qui était aussi le lieu où il recevait les visites, était garnie d'un modeste mobilier en bois de chêne vernis. Quelques aquarelles dues à Navez, quelques portraits d'amis intimes ornaient les murs. Les sièges étaient rarement libres; ils étaient couverts de livres, de papiers de toute espèce, un canapé en était littéralement chargé. On y voyait des lettres des plus grands savants de l'époque, des cartes de visite de hauts personnages, des invitations à la cour, etc. Stas gardait tout, mais ne classait rien. On verserait cependant dans une grande erreur si l'on inférait, de là, une absence d'ordre. Doué d'une mémoire merveilleuse, qui ne s'est même pas affaiblie dans les dernières années de sa vie, Stas avait tout classé dans son esprit, et il se souvenait, avec précision, du lieu où se trouvait chaque objet.

Combien de fois ne m'est-il pas arrivé de l'entendre dire, au cours de la conversation : « l'année X, M. N... m'a écrit sur ce sujet »? Puis il fouillait plus ou moins profondément *le tas* de sa correspondance et en retirait toujours l'objet cherché. Son bureau se trouvait au second étage, à côté de sa chambre à coucher; le premier était réservé à ses amis.

Étant extrêmement régulier dans son régime et d'une très grande sobriété, il ne prenait du vin que lorsque son médecin lui recommandait *un tonique*. Il n'avait pas de cave, c'était connu, même à l'étranger. Ayant fait, en 1863, un séjour à Heidelberg chez son ami Bunsen, il le pressa de venir, à son tour, le voir à Bruxelles. « Oh! non, dit Bunsen en riant, je ne vais pas chez vous; vous n'avez rien à boire! » « Eh bien, dit Stas, quand vous viendrez il y aura à boire! » Il s'arrêta en effet à Mayence et s'en fut commander, chez le marchand de vins de Bunsen, la collection complète de ses vins favoris. Quand l'envoi fut à destination, il écrivit à son ami qu'il *pouvait venir*.

Il ne prenait guère de distractions. Le soir, après son dîner, il se rendait le plus souvent au café des *Mille-Colonnes*, où il savait rencontrer ses amis intimes, A. Brialmont, Alphonse Vandenpeereboom, etc.; ou bien il allait passer la soirée chez son ami M. Wautier où, tous les mercredis, se réunissaient des musiciens distingués. Stas aimait les beaux-arts, surtout la musique, bien qu'il ne l'eût jamais pratiquée. Sa conversation avait un tour original; elle était émaillée de souvenirs et d'anecdotes.

Dans les dernières années de sa vie il ne put plus

sortir le soir, mais il trouva chez lui à délasser son esprit. Depuis longtemps il avait pris, comme aide, dans la maison, un jeune homme qui lui avait été recommandé par un ami. Il le traita avec sa bienveillance habituelle et trouva, en retour, le plus grand dévouement. Un jour ce jeune homme se maria, et Stas hébergea le nouveau ménage dans les pièces disponibles de son laboratoire. Quelques années plus tard, deux petits garçons jouaient avec lui, le soir, et ils ne furent pas longtemps à s'apercevoir qu'ils avaient *droit d'us et d'abus* sur sa bienveillance. Ils avaient si bien fait la conquête de leur *oncle à sucre*, comme ils l'appelaient, que celui-ci, malgré son grand âge, travaillait à leur amasser une petite somme pour leur faciliter plus tard leurs études. Il avait gardé les fonctions de président du jury central de pharmacie, et consentait à siéger pendant des semaines par années pour rapporter ses *jetons de présence* à ses petits amis.

On me pardonnera si j'ajoute que deux chiens et un chat, venus on ne sait trop d'où, *avaient adopté Stas pour maître*, et élu domicile dans sa demeure : *ubi bene ibi patria*, auront-ils certainement pensé.

Stas était de petite taille, extrêmement vif, toujours en mouvement. Son tempérament nerveux exagérait chez lui tous les phénomènes pathologiques. Il a été valétudinaire depuis sa jeunesse jusqu'à la fin de sa vie. Dès son séjour à Paris, il souffrait des intestins, qui ont toujours été sa partie faible. Ses travaux excessifs devaient apporter des troubles dans son organisme; mais il était soutenu par son enthousiasme pour la science.

Voici ce qu'il écrivait, le 23 février 1839, à son ami M. Bosmans :

« Ce que je vais vous écrire est pour vous seul : pas un mot à aucun membre de ma famille quel qu'il soit, » cela leur ferait trop de mal (1). Dans ma dernière lettre, » je vous avais dit que je me portais à merveille. C'était » la vérité. Depuis ce temps mon horizon est changé. Ce » que j'ai souffert, je n'oserais vous le dire, cela vous » attristerait trop... J'ai dû quitter, hélas ! le travail à » défaut de forces, et me voilà devenu l'être le plus » stupide, végétant, que possible.

» Je vais vous donner quelques détails comment tout » cela m'est venu.

» Mon travail sur la phlorhizine fini, je me jetai corps » et âme dans les huiles de girofle et de piment. Après » quinze jours de travail assidu, je sentis mon appétit se » perdre et les forces m'abandonner. Je ne quittai pas » pour cela le travail, il m'était trop cher. De jour en » jour j'empirai. Un beau matin, étant sorti pour » déjeuner, je suis tombé par terre sans la moindre » connaissance. Les mêmes vertiges se sont présentés » plusieurs fois dans la même journée et plusieurs » journées de suite... »

Stas dut rentrer à Louvain pour se rétablir.

Plus tard, les voies respiratoires le firent également souffrir. En 1848 il dut déjà faire une cure à Ems. Depuis cette époque il n'a cessé de visiter des villes d'eaux. La Bourboule, Saint-Amand, etc., l'ont vu fréquemment. Il ne se

(1) C'est dû par le même sentiment qu'il ne voulait pas qu'on informât ses sœurs de sa dernière maladie.

soutenait qu'à force de soins. Arrivé déjà à un âge assez avancé, il ne put plus passer l'hiver dans le pays. Il allait séjourner soit au bord de la Méditerranée, soit en Italie, le plus souvent à Naples. Il aimait d'ailleurs les voyages. Il les considérait comme une diversion nécessaire à ses travaux. « Je vous assure, disait-il, que je ne saurais pas soutenir le travail pendant toute une année, si je n'avais la perspective d'un voyage ou l'autre à la fin de mes peines. »

Souvent les médecins avaient exprimé des craintes sérieuses sur son état. Il y a vingt années environ, ses amis redoutaient un proche dénouement. Mais par sa vie sobre et bien réglée, Stas est parvenu à prolonger, comme par miracle, son existence jusqu'à l'âge de 78 ans.

Un défaut sénile du cœur s'était manifesté dans ses dernières années. Au mois de novembre 1891, il fut pris d'une gêne respiratoire allant jusqu'à des accès d'étouffement; mais il se rétablit au point qu'il lui fut permis un jour de sortir en voiture. Il se proposa d'user de la permission le lendemain. Le soir, rien ne faisait prévoir que le moment fatal allait arriver; il avait soupé de bon appétit et passé la soirée en donnant une leçon de géographie à son petit ami Jules. Il s'était assis dans son fauteuil pour se reposer, et à dix heures et demie, il exhala son dernier souffle.

Il avait souvent exprimé sa volonté d'être enterré « sans honneurs, ni civils, ni militaires, ni religieux », et de reposer dans la terre de sa ville natale. Cette volonté fut pieusement respectée. Le jeudi 17 décembre, à midi et demi, ses amis le conduisirent à Louvain. La ville se trouvait en deuil. Le collège des Bourgmeestre et Échevins

avait porté à la connaissance de leurs concitoyens le douloureux événement, en faisant afficher, sur les murs de la ville, en flamand et en français, la proclamation suivante, qui exprimait les sentiments de chacun :

« Concitoyens,

» Nous avons la douleur de porter à votre connaissance le décès d'un enfant de Louvain que son travail a conduit à la renommée.

» M. JEAN STAS,

l'une des illustrations les plus pures de la chimie moderne, est décédé à Bruxelles, le 13 décembre 1891.

» Il était né en notre ville le 21 août 1813. Les remarquables travaux qu'il a accomplis, les admirables découvertes dont il a enrichi la science, ont immortalisé son nom dans les deux mondes et font honneur à la Belgique.

» La ville de Louvain a le droit de revendiquer avec fierté cette gloire nationale.

» Jean Stas, au milieu de son incessant labeur et de ses absorbantes recherches, avait conservé pour sa ville natale une affection inaltérable. C'est à elle qu'il a adressé son dernier vœu.

» Il a exprimé le désir de reposer au milieu de nous.

» Il sera obéi à ce désir pieux. Les dispositions testamentaires du défunt ont été une affirmation solennelle de cette tolérance et de cette modestie qui ont été les vertus maitresses de toute sa vie.

» Nous conformant à sa volonté suprême, nous laisserons à ses funérailles la simplicité qu'il a entendu leur imprimer.

» Le conseil communal remplira néanmoins le devoir d'aller ce jourd'hui, à deux heures et demie, saluer, à la gare, le convoi de son grand citoyen.

» Il a décidé également qu'un terrain communal sera réservé au cimetière pour recevoir sa dépouille mortelle.

» Ainsi, pendant que la science et la patrie porteront le deuil du Maître disparu, la ville de Louvain gardera le cercueil que lui a confié son ultime pensée. »

Par ordonnance :

Les Bourgmestre et Échevins,

LÉOP. VANDERKELEN.

Le Secrétaire,

EUG. MARGUERY.

Les abords de la gare de Louvain furent occupés par une affluence considérable de monde. La foule était silencieuse et paraissait comprendre l'affliction des vrais amis du défunt, car le convoi n'était formé que de ceux-là. Si plusieurs hommes ont oublié le bien que Stas a fait, si d'autres n'ont pu lui pardonner sa fermeté ou l'indépendance de son esprit, consolons-nous : le noble exemple qu'il a laissé n'en sera que plus aimé de ceux qui ont gardé, dans sa pureté, le sentiment du beau, du bien et du juste.